

Qu'est-ce qu'un problème en linguistique ? Etude de quelques cas

Antoine CULIOLI

Université Paris VIII/Ecole normale supérieure

QUEL'ON ME PARDONNE le caractère abrupt de cette introduction. Mais je suis las d'avoir, si souvent, à commencer par des généralités qui prennent des allures de *credo* et donnent l'impression d'un rituel, où les affirmations, bien assises, semblent se succéder de façon dogmatique. Je renvoie donc à mes prises de position antérieures, qui valent encore, si l'on veut connaître les origines et les fondements de la démarche esquissée ci-dessous. Cette dernière est, on le sait peut-être, née d'une triple inquiétude :

1. comment relier une théorie du langage (faculté universelle de l'espèce humaine) et une théorie de la diversité des langues, et des textes (invariance et singularité);
2. comment traiter des phénomènes complexes sans les évacuer, soit parce qu'on ne sait/veut pas les rendre observables ou les prendre en compte, soit parce qu'on réduit le complexe à du simpl(ist)e par une démarche de pseudo-idéalisation, dans le confort de l'illusion théorique;
3. comment construire une méthode qui aille de l'empirique au formel, en s'écartant du classificatoire pour atteindre le raisonnement.

Je ne m'attarderai pas sur ces préliminaires, mais je ferai simplement remarquer que ces considérations n'ont rien de novateur, du moins dans le domaine de l'épistémologie générale. Deux citations, parmi d'autres, fournissent d'utiles points de repère. Voici, par exemple, ce que dit Claude Bernard :

Les généralités scientifiques doivent remonter des particularités aux principes; et les principes sont d'autant plus stables qu'ils s'appuient sur des détails plus

profonds, de même qu'un pieu est d'autant plus solide qu'il est enfoncé plus avant dans la terre.

On voit donc que tous les termes de la méthode expérimentale sont solidaires les uns des autres. Les faits sont les matériaux nécessaires; mais c'est leur mise en œuvre par le raisonnement, qui constitue et édifie véritablement la science.

(*Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*).

A propos d'Aristote, Aubenque souligne clairement la relation entre l'intuition et la dialectique :

Ceci pourrait sembler contredire la fonction, qu'Aristote assigne à l'intuition, d'être la faculté des extrêmes et celle qu'il assigne au discours, d'être la faculté des intermédiaires (*metaxú*); mais là où l'intuition fait défaut, il faut bien que le discours supplée à son silence et, là où ce silence se tait devant le commencement et la fin, le discours ne finira jamais de tenter de ressaisir un fondement qui lui échappe. Plus extrême est l'objet de la parole, plus grand sera le détour. Ainsi n'est-ce pas quoiqu'elle soit, mais parce qu'elle est la faculté des intermédiaires, que la dialectique peut seule suppléer au silence devant les extrêmes. L'échec de l'intuition est la réalité de la dialectique [...].

Un détour n'est un détour, et non une dérive sans fin, que s'il est la condition d'un retour. La dialectique n'a de sens que si elle vise à sa propre suppression, c'est-à-dire à l'intuition, même si cette intuition est à jamais future. La médiation n'a de sens que si elle vise à une immédiateté retrouvée [...].

(*Le problème de l'être chez Aristote* : 497).

Quant au concept de *problème*, qui va jouer un rôle essentiel dans la démarche, il se révèle fort utile lorsqu'on veut établir une théorie de l'activité de langage appréhendée à travers la diversité des langues et des textes. En effet, il marque :

1. la nécessité d'avoir une théorie des observables : construire un problème, c'est produire et rassembler des phénomènes, par des procédures réglées, de telle sorte que, par extension, on puisse englober un nombre croissant de données, de facteurs et d'interactions;
2. la nécessité d'avoir un système médiateur qui permette de passer de formes empiriques à des formes abstraites, dont l'existence dépend d'une démarche constructive. Il faut donc un système intermédiaire de représentation métalinguistique;

3. enfin, pour poser un problème, il faut des phénomènes dont on cherche à découvrir le mode d'interrelation. Tout raisonnement se ramène, dans cette perspective, à la découverte de chemins d'accès. Toute solution équivaut à une assertion d'existence (on peut construire l'accessibilité entre phénomènes), que le chemin soit unique ou ne le soit pas.

Partons d'une situation banale. Y demande à Z *s'il veut du café*. Z répond que oui, qu'il aime le café, qu'il boit du café plusieurs fois par jour. Le linguiste bien dressé, qui sait qu'il existe dans l'arsenal des catégories traditionnelles une catégorie de la détermination, qui, de surcroît, sait qu'il existe des langues à article(s) et des langues sans article(s), commence par une analyse distributionnelle, qui, en soi, n'explique rien, puis se tourne vers la logique, où il ne trouve rien qui lui convienne dans l'attirail à sa disposition; comme le dit H. Weyl :

Chaque domaine de la connaissance, une fois cristallisé en une théorie formelle, semble emporter avec lui sa logique intrinsèque qui est une partie du système symbolique formalisé, et une telle logique intrinsèque au champ, différera, généralement parlant, pour chaque champ différent.

(*Le fantôme de la modalité*).

Notre linguiste n'a plus qu'une issue : construire la catégorie de la détermination, à partir des « particularités », pour reprendre le terme de Claude Bernard, sans avoir peur (au contraire !) des « détails profonds ». Il pourra ainsi construire une théorie locale; il sera en mesure d'établir des solutions, à la fois spécifiques et permettant le passage au global.

Passons donc au raisonnement sur les phénomènes notés plus haut. Comparons d'abord les deux énoncés *J'aime le café* et *Je bois du café* (je les appelle *énoncés*, parce qu'ils vont être ramenés, par construction théorique, à un agencement de marqueurs, plongés dans un système de référence, munis d'un contexte explicite et de contours prosodiques). Tous deux ont ici une valeur référentielle générale, d'un côté « J'éprouve du plaisir à boire du café », de l'autre « Je suis buveur de café ». (Naturellement, on pourrait faire une analyse plus subtile, en faisant varier les contextes; ainsi « Je bois du café » peut être la réponse à « Qu'est-ce que tu bois (en ce moment) ? »; mais on peut ici se contenter, de façon provisoire, de choisir une certaine valeur, pour

un certain contexte, que l'on peut expliciter par les conditions d'interlocution, à condition de ne pas oublier que l'objectif est aussi de rendre compte de ces jeux de valeurs).

Dans le premier énoncé (*J'aime le café*), le déterminant *le* est obligatoire, à forme constante (mais, avec des adjonctions qui servent à particulariser, on pourrait avoir : *J'aime bien un/du café très fort quand je suis fatigué vers 10 heures du matin*), dans le second énoncé *Je bois du café*, on peut avoir un autre déterminant, par exemple *le, ce*, etc. mais la valeur référentielle change.

La démarche implique que tous les marqueurs (c'est-à-dire les traces matérielles d'opérations auxquelles nous n'avons pas accès) soient ramenés, par construction, à une forme schématique, qui relie la forme empirique (la forme sensible, pour reprendre un certain vocabulaire) à la représentation métalinguistique. Je renvoie ici au tome I de *Pour une linguistique de l'énonciation* (p. 177 sq.), afin de ne pas encombrer l'exposé de considérations déjà formulées ailleurs. Disons simplement que toute opération de détermination porte sur la construction d'un « quelque chose », situé dans l'espace-temps pour un énonciateur (ceci peut être fictif et n'implique aucun réalisme), c'est-à-dire un « quantum » (d'où la désignation métalinguistique QNT), qui est une « occurrence-de », où *de* indique qu'il n'existe pas d'occurrence qui ne soit occurrence d'une notion¹. Ainsi, toute occurrence est *qualifiée* notionnellement. De plus, toute occurrence peut être mise en relation (d'identification/équivalence; contraste/différenciation) avec une (ou d'autres) occurrence(s), ce qui est une sorte de qualification (*sorte* a ici un sens technique et n'est pas un terme employé de façon vague). Le pointage est à la fois délimitation et qualification d'une occurrence. Le symbole métalinguistique de l'opération de Qualification est QLT.

A. ANALYSE SUCCINCTE DU VERBE *AIMER*

En tant que notion, *aimer* réfère à un état interne (subjectif), provoqué par une expérience sensorielle (ici, il s'agit du goût-arôme du café), qui fait éprouver du plaisir. Il va de soi que ces remarques sont caricaturales dans leur simplisme, ne distinguent pas *aimer quelqu'un, aimer le café, aimer les promenades en forêt*, semblent ramener le café à un arôme, en excluant le plaisir de la pause-café, etc. Il reste que, dans

¹ Les guillemets ne sont pas une façon d'être approximatif, mais renvoient à du métalinguistique.

le cadre de ce colloque, je me dois de dégager les lignes directrices, même si nos sensibilités en souffrent.

On trouvera aux chapitres 8 et 9 de l'ouvrage de Jean-Didier Vincent *Biologie des passions*, un exposé sur le désir (chap. 8) et sur le plaisir et la douleur (chap. 9), auquel je renvoie le lecteur. J.-D. Vincent décrit le plaisir comme

un état et un acte, un affect qui ne peut être dissocié du comportement qui lui a donné naissance.

(p. 191).

Il en parle comme d'une « modalité de l'état central ». Qu'il suffise de dire, en guise de conclusion hâtive, que *aimer* est un statif, qui renvoie à un état subjectif et à une qualification positive (*aimer* signale que ce que l'on aime est bon). D'un point de vue formel *aimer* est un ouvert (ou un non-borné) qui, à ce titre, inactive QNT (QNT marque la construction d'une occurrence, donc une construction existentielle, dans un espace de référence, bref, induit des discontinuités), un subjectif, qui active le paramètre S, un qualifieur qui active QLT. On ne peut pas avoir **J'aime un/du café*, car on conjoiindrait *j'aime* (QLT) et *un/du café* (QNT). Mais si l'on insère un site pour l'occurrence, on récupère la séquence — on la rend énonçable, avec plus ou moins de réussite et avec une éventuelle déformation sémantique : *j'aime un/du café très fort*; *il y a un café que j'aime*(une variété); *j'aime ce café* (que je bois en ce moment; cette qualité), outre l'exemple donné plus haut *J'aime bien un/du café très fort quand je suis fatigué, vers 10 heures du matin*. A chaque fois, on introduit des propriétés différentielles, des fragmenteurs, des discontinuités spatio-temporelles, bref on aménage, par des manipulations formelles, la conjonction QLT QNT. Mais *J'aime le café* ne déclenche aucune représentation d'occurrence discernable, aucune discontinuité : il a une valeur générique (ou faut-il dire « générale » ?) On trouve au chap. II. 5. de la thèse de M. H. Culioli-Atwood (*Opérations référentielles. Analyse de la détermination en français en vue d'un traitement automatisé*, Paris VII) un développement sur *aimer*, *haïr* et autres termes du répertoire, qui complétera utilement l'analyse².

² On remarquera, au passage, que *aimer*, en tant que marqueur de Qualification, porte sur du pré-construit (dont l'existence a été préalablement construite). On ne peut pas à la fois construire l'existence de quelque chose et attribuer à ce quelque

B. Considérons maintenant *café*, pour formuler une mise en garde. Le raisonnement ci-dessus vaut pour un terme tel que *café*, qui a la propriété /dense/, mais on ne saurait transporter sans précaution ces considérations à du /discret/ ou du /compact/. De toute façon, une telle catégorisation permet des modes de construction, et ne peut, en aucun cas, être ramenée à une simple procédure classificatoire. Chaque fois qu'on introduit une nouvelle catégorie, une nouvelle notion, un nouveau schéma dans le système, on multiplie les interactions et le jeu de la stabilité/plasticité.

C. ANALYSE DU VERBE *BOIRE*

Nous avons vu qu'*aimer* n'est ni un agentif (*j'aime le café* ne renvoie pas à un agent engagé dans un processus d'altération de l'état du monde) ni un localisateur (*aimer* renvoie à l'affect d'un sujet, et non à la localisation d'une occurrence dans l'espace-temps). Au contraire, *boire* est, *en tout cas*, un localisateur qui renvoie à l'ingestion d'une certaine quantité de liquide (qui change donc de lieu). Or, toute localisation implique la construction d'une occurrence (avec délimitation dans l'espace-temps) et, à ce titre, le verbe français *boire* active QNT. D'où l'incompatibilité de *je bois*, dans un énoncé général, avec *le*, qui, lui, marque la prépondérance de QLT. On aura donc *du*, marqueur d'extraction (QNT prépondérant) avec du /dense/.³

Ainsi, l'énoncé à portée générale *je bois du café* (« Qu'est-ce que tu bois, le matin/d'une façon générale ? — Je bois du café ») est cohérent : QNT entraîne QNT. Même dans une situation, à première vue, particulière, on retrouve le même schéma : « Qu'est-ce que tu es en train de boire ? — Du café. ». Si l'on analyse, maintenant, *Je bois le café*, *le* ne peut pas, on l'a vu, renvoyer au générique et est donc marqueur de fléchage; il implique qu'il y a une propriété différentielle (« le café qui est là »); « le café, pas le thé », qui est là) qualifiant un

chose une qualité subjective de l'ordre du bon/mauvais. On ne peut valuer que ce qui, d'une façon ou d'une autre, existe déjà. D'où la forme négative *je n'aime pas le/*de café*.

3 Naturellement, la démarche esquissée ici exige que l'on rende compte de la construction dont le partitif est la trace, à savoir l'origine de : \emptyset DE LE café, origine formelle, mais aussi origine historique. Hélas, on ne peut pas tout faire en un seul exposé.

préconstruit. On peut, au demeurant, imaginer d'autres manipulations avec fléchage (*je ne bois le café que très chaud*) ou avec une modulation qualitative (notionnelle) sur *boire* (*moi, je bois* (c'est-à-dire « je savoure ») *le café, je ne l'avale pas d'un trait*).

On constate que *boire* appartient à un répertoire dont la propriété est d'activer QNT (et donc, le paramètre T, espace-temps). Par exemple, *le matin, je prends du café; est-ce que tu as du lait écrémé*, etc. Mais on peut poursuivre l'étude en analysant d'autres verbes, à première vue différents.

D. *DÉSIRER, VOULOIR, AVOIR ENVIE, AVOIR BESOIN*

On a ici affaire à des prédicats de visée : à partir d'un certain état (ici, l'absence, le manque), on se représente fictivement un état satisfaisant, où l'on possède ce dont on regrettait l'absence. Ceci suppose que l'on construise une occurrence (de ce qui est désiré, voulu, etc.), située dans un état de choses imaginé; il y aura donc un hiatus entre les deux états et une valuation (ici, il s'agit de la bonne valeur). D'où, une fois de plus, activation de QNT : *je désire/veux/souhaite du café*, ou, avec l'élimination de *du* ($de_1 de_0 le_0 \Rightarrow$ conservation de de_1 , élimination de de_0 , d'où élimination de *le*)⁴ : *j'ai envie/besoin de café*. Il suffit de mettre en parallèle un prédicat d'affect, tel que *j'ai horreur*, pour constater qu'avec ce dernier, on aura *le* : *j'ai horreur du café*. Enfin, il va de soi qu'avec *le* ou *ce*, on retrouve les cas analysés plus haut (*je désire le café (qui est là/pas le thé), ce café*).

Il suffit de passer au conditionnel pour que le tableau se transforme. On obtient en effet :

1. *j'aimerais (bien) du café (le ou ce produiraient les valeurs référentielles décrites ci-dessus); je voudrais (bien)/je désirerais du café*. Ainsi, la différence catégorielle *aimer/vouloir* disparaît. Pourquoi ?

⁴ On aura reconnu le célèbre passage du chap. VII de la *Grammaire générale et raisonnée* de Port-Royal.

2. *je boirais du café*, tel quel, n'est pas un énoncé bien formé. Il faut ajouter *bien, volontiers, facilement, sans problème, avec plaisir*, etc. : *je boirais bien du café* (ainsi, bien évidemment, que *je boirais bien un café*). Pourquoi ?

Considérons d'abord le premier cas. Le conditionnel est, en français comme dans les autres langues romanes, morphologiquement révélateur : infinitif + *avai* (s/t...), soit : (a) une occurrence notionnelle (l'infinitif), (b) un marqueur de hiatus (-av-, dans la base *avoir*, lat. *hab-*), (c) une forme modale (imparfait ou prétérît, selon les langues) qui marque (par une opération que je ne peux pas décrire ici dans sa complexité) la construction d'un repère fictif, à partir duquel on vise une occurrence qui est à la fois un possible (si c'était un réalisé, il n'y aurait pas de hiatus) et (formellement) réalisé (le marqueur *-ais* indique que le visé est atteint). Bref, le conditionnel active QNT, d'où l'apparition de *du*, marqueur de QNT prépondérant.

Le second cas fait appel à un autre facteur, partiellement lié à ce qui précède. Nous venons de voir que le conditionnel marque la construction d'un repère fictif et d'un hiatus; la relation au repère énonciatif qui sert d'origine est une relation de rupture et le repère fictif est décroché de l'origine absolue. Quand on a affaire à un prédicat tel que *aimer, vouloir, désirer*, le paramètre S du système de référence est, notionnellement, impliqué; mais avec un prédicat comme *boire*, la propriété de subjectivité ne joue pas. L'énoncé conditionnel reste en l'air, comme suspendu, en l'attente d'un site, qui stabilisera la référence. Il existe plusieurs manières de construire un site (protase-apodose; fraying interlocutoire ou, de façon plus générale, contextuel; etc.); parmi ces procédés, il en est un qui consiste à rendre perceptible la relation (inter)subjective, c'est-à-dire le renvoi à l'origine subjective, origine absolue, sans laquelle l'activité de langage ne peut avoir lieu. *Bien, volontiers*, etc. jouent ce rôle de marqueur d'(inter)subjectivité : il s'agit de marquer, en disant *je boirais bien/volontiers* etc. un désir, par le détour d'une représentation qui annule le hiatus (accessibilité : *bien*⁵, *facilement, sans problème; volontiers* est clair : si cela ne dépend que de moi, mon désir est de..., ce qui est une autre variété d'accessibilité (inter)subjective). On pourrait même avoir : *je boirais avec reconnaissance du café*.

⁵ Je renvoie à certains articles de *Pour une linguistique de l'énonciation*.

Il resterait à expliquer pourquoi on peut avoir *J'aimerais/Je voudrais* à côté de *J'aimerais bien/Je voudrais bien*, alors que *Je désirerais bien* ne correspond pas à *Je désirerais*. Simple façon de signaler que toute solution apportée à un problème contraint le linguiste à de nouvelles observations qui constituent de nouveaux problèmes, dont il faudra, par le raisonnement, trouver la solution.

Résumons-nous : pas de linguistique sans observations profondément détaillées; pas d'observations sans théorie des observables; pas d'observables sans problématique; pas de problématique qui ne se ramène à des problèmes; pas de problèmes sans la recherche de solutions; pas de solutions sans raisonnement; pas de raisonnement sans système de représentation métalinguistique; pas de système de représentation métalinguistique sans opérations, en particulier sans catégorisation; pas de catégorisation sans transcatégorialité. Dans l'étude présentée ici, nous avons vu que notion, détermination, aspectualité, modalité sont liées et interagissent. Nous avons vu aussi qu'il n'existe pas de prototype naturel, mais des propriétés physico-culturelles — on pourrait même dire bio-physico-culturelles — qui s'organisent en domaines et en répertoires déformables. A une épistémologie du compartimenté, du statique et du linéaire, il apparaît, à l'épreuve des phénomènes, qu'il faut substituer une épistémologie de l'interactif, du dynamique et du non-linéaire, dans une dialectique complexe du rigide et du malléable, où se nouent et se dénouent des figures du stable et de l'instable, à travers la plasticité régulée du langage.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AUBENQUE, P. (1962) *Le problème de l'être chez Aristote*. Paris.
- BERNARD, C. (1865, 1966) *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*. Paris : Garnier-Flammarion.
- CULIOLI, A. (1990) *Pour une linguistique de l'énonciation. Opérations et représentations*. Paris; Gap, t. I.
- CULIOLI-ATWOOD, M.-H. (1992) *Opérations référentielles. Analyse de la détermination en français en vue d'un traitement automatisé*. Thèse. Université Paris VII.
- VINCENT, J.-D. (1986, 1994) *Biologie des passions*. Paris.
- WEYL, H. (1994) *Le continu et autres écrits*. Paris.